

PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014

La métamorphose

par Delphine Roche, portrait Pierre et Gilles

Depuis son départ pour New York il y a trois ans, la longue chevelure noire d'Olivier Theyskens n'a cessé de raccourcir, jusqu'à atteindre aujourd'hui un carré entourant les traits fins de son visage. Si, passé la trentaine, ce choix capillaire peut sembler simplement logique, il accompagne surtout le mouvement de sa création vers un style plus pragmatique, moins dramatique. À l'heure actuelle, la frange la plus gothique et snob de ses aficionados n'a toujours pas compris pourquoi l'un des prodiges de la mode parisienne, révélé chez Rochas, avait soudain décidé d'embarquer sous le pavillon de la marque américaine Theory. Peu importe, tant le changement semble avoir épanoui le créateur que nous retrouvons, début juillet, dans son appartement du haut Marais – le temps de son été parisien, on le croisera fréquemment dans le voisinage en T-shirt et bermuda, sourire aux lèvres, loin de son image d'ange ténébreux enfermé dans la tour d'ivoire de ses tourments. Au cœur de ce quartier aux rues étroites bordées d'immeubles bas et anciens, c'est paradoxalement dans la seule résidence ultramoderne de la rue Portefoin que le créateur a élu domicile, juste en face de chez son amie Laetitia Crahay, directrice artistique de Maison Michel et responsable des accessoires et des bijoux chez Chanel. "À New York, mon cadre de vie est à l'opposé, précise-t-il d'emblée. Je vis dans une maison en brique qui date de 1865. Je fais même du feu dans ma cheminée pour résister aux hivers rigoureux. Mais je sors beaucoup et ne mange jamais chez moi. À Paris, je suis beaucoup plus casanier, et je vis comme dans un village." La salle de séjour tout en longueur où il nous reçoit respire ce désir de quiétude : pourvue d'une grande table haute, face à un mur où sont punaisées des

Plus pragmatique, moins dramatique, Olivier Theyskens s'est réinventé en traversant l'Atlantique. Aux commandes de la marque Theory, l'ancien directeur artistique de Rochas et de Nina Ricci savoure la création en équipe, l'énergie new-yorkaise et se révèle sous un jour inattendu à travers les vêtements accessibles qu'il élabore.

images, elle invite au plaisir solitaire du dessin qu'il pratiquait assidûment à l'époque de son travail chez Rochas puis chez Nina Ricci. "Les ateliers attendaient mes croquis, leur labeur ne commençait qu'une fois qu'ils les avaient reçus, se souvient-il. À New York, rien ne sert de dessiner, tant notre démarche chez Theory s'inscrit dans une recherche permanente, sans savoir exactement où nous allons. Le processus est très organique. Je me contente d'une esquisse rapide, ou je drape l'étoffe directement sur le mannequin. Je suis entouré d'échantillons, de choix de finitions ou de matières. Je reste concentré pour réagir du tac au tac, car il ne s'agit pas de réaliser une grande idée rêveuse mais d'avancer au quotidien. Je pense qu'on se révèle différent selon les villes dans lesquelles on se trouve."

Au-delà de l'énergie new-yorkaise, Olivier Theyskens est tombé sous le charme de la culture d'entreprise propre à Theory. En 1997, Andrew Rosen fonde ce label qui fournit aux femmes trentenaires des basiques élégants, portables dans n'importe quel bureau, rendus confortables et contemporains par l'adjonction d'un pourcentage de Lycra. Le tout à des prix abordables. Ce secteur, que l'on appelle aujourd'hui le *contemporary*, en est à ses balbutiements. Seize ans plus tard, ce noyau dur est devenu une masse en ébullition dont la puissance éruptive vise toujours plus haut. En 2009, le label T d'Alexander Wang a ajouté à la compétition un nouveau concept : le *contemporary* dessiné par un créateur. Soit des basiques universels mais fortement incarnés, bénéficiant de l'aura et du style d'un designer. Pour surfer sur la vague, Rosen propose en 2010 à Olivier Theyskens

TEMPLON

II

PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014



PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014

d'établir sa propre ligne dans le giron de sa marque : Theyskens' Theory apparaît. Quelques mois plus tard, la collaboration se révèle si fructueuse que le Belge se voit également nommé directeur artistique de la ligne principale, Theory. Dans ce fleuron de l'*open space*, le créateur s'abandonne aux délices de la collégialité avec une ivresse particulière. *"Pour la ligne principale, je travaille vraiment en association avec une équipe car il s'agit de réaliser des produits performants pour un certain style de vie, fidèles à l'idée que l'on se fait de notre client, explique-t-il. Je joue le jeu à fond : je prends toujours les escaliers plutôt que les ascenseurs, par exemple, pour croiser les collègues et entendre ce qu'ils se disent. Je n'ai pas de bureau attitré, je me balade partout. C'est comme cela que je suis au courant de tout."*

Attentif à précéder les tendances quitte à décevoir ses fidèles, habitué à bondir tel un cabri là où on ne l'attend pas encore, Theyskens avait séduit la critique et les acheteurs à l'époque où il officiait chez Rochas, avec ses robes longues de quasi-haute couture avoisinant les vingt mille euros. Mais son refus de créer des accessoires et une stratégie d'image avait fini par lui coûter sa place, le propriétaire Procter & Gamble ayant tout simplement mis fin à l'activité de la maison. Ainsi, lorsque le Belge a traversé l'Atlantique pour se poser avec grâce au volant de Theory, personne ne l'imaginait apposer son nom à côté d'un prix inférieur à mille euros. Ayant tiré les leçons de son échec précédent, il décidait pourtant de prendre l'obligation de résultat à bras-le-corps, là où elle faisait sens : dans le secteur d'une mode démocratique et non dans celui d'une mode élitiste, où le moindre compromis lui était pénible. Laissant ses confrères se disputer le royaume du luxe, de moins en moins flamboyant après la crise des *subprimes* et la fin des designers stars, Olivier Theyskens a embrassé volontairement la nouvelle obligation de modestie plutôt que de la subir. Puisque les créateurs doivent à présent s'effacer derrière leurs produits, autant en faire une philosophie positive. Et Theyskens de revendiquer comme modèle à suivre, contre toute attente... l'exemple d'Ikea. *"Chez Ikea, parfois, un objet est pur,*

intelligent et fonctionnel parce qu'il a été conçu par un excellent designer qui a su se mettre en retrait, analyse-t-il. Ce même créateur peut signer ailleurs, sous son propre nom, une pièce unique incroyable avec mille détails recherchés. Mais dans la mode, on a toujours tendance à vouloir démontrer qu'un homme, un petit malin, se cache derrière la pièce. Souvent, je dis à mes équipes : 'We have to kill the designer here.' Car il suffit d'un détail trop poussé, et l'équilibre est rompu. Je suis un créateur et je peux aussi arriver à l'essence d'un T-shirt. C'était le sens de la réflexion d'Helmut Lang et de Jil Sander."

Dans son travail sur les modèles masculins, cette réflexion rejoint sa conviction et son style personnels. Pas question de flatter la bête de mode qui sommeille aux tréfonds de certains hommes, mais plutôt de trouver plus que jamais une justesse. Délesté aujourd'hui de ses cheveux longs, de ses nippes noires et de ses faux airs de post-adolescent introverti, le créateur donne aujourd'hui l'exemple d'une dégaine parfaitement contemporaine, avec de beaux basiques bien choisis. *"Ce que je propose chez Theory, c'est vraiment ce que j'aime voir sur les hommes, confirme-t-il. J'ai toujours eu du mal à envisager les garçons dans des tenues trop mode. J'ai envie de montrer qu'ils prennent moins de risques parce qu'ils ont d'autres choses en tête. Les collections sont donc très techniques et le produit doit donner un sentiment d'industrialisation, on doit pouvoir le malmenier. Une chemise va être sans cesse revisitée dans sa forme et ses coutures. Au fil des collections, on arrive à des modèles qui sont de purs génériques. Pour qu'ils soient contemporains, il faut être très subtil dans la manière de les faire évoluer."* Pour autant, Olivier Theyskens ne renie pas sa mélancolie, qui restera selon son propre aveu toujours le cœur de sa personnalité. À 36 ans, il revendique simplement le droit d'évoluer, de surprendre. Dans sa nouvelle vie, se lit le besoin d'autres stimuli, de nouveaux horizons... Le soir venu, les bureaux décroissés de Theory se fondent dans la skyline de Manhattan, pour lui apporter cette ouverture nécessaire sur le monde.

PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014

Au service de Sa Majesté

propos recueillis par Philip Utz, portrait Pierre et Gilles

Numéro Homme : Quels sont vos premiers souvenirs d'enfance ?

Je me rappelle d'un parterre de roses sous un énorme sapin qui se dressait à gauche de la maison de Bissemoor, le domaine du Schleswig-Holstein où j'ai grandi.

Que faisaient vos parents ?

Vous ne le savez pas ? Mon père était un industriel, il travaillait dans le lait condensé. C'est d'ailleurs lui qui a lancé la marque Gloria en France, entre autres. Ma mère, quant à elle, n'a jamais travaillé. Elle a toujours préféré faire travailler les autres.

Étiez-vous plutôt du genre fils à maman ou fils à papa ?

J'étais fils à moi-même, vu que mes parents n'étaient jamais là. Ma mère détestait le côté niais des gamins, et par conséquent j'ai dû très vite apprendre à ne pas m'exprimer de façon puérile. Comme elle disait toujours : *"Toi, tu as 6 ans, mais moi non, alors fais un effort ou tais-toi."* Ma tante, une femme très convenable, disait d'elle : *"Ta mère n'a jamais eu qu'un seul but dans la vie, faire marcher les hommes à la baguette."*

En faites-vous autant ?

Non, je ne fais marcher les hommes ni à la baguette ni à la braguette.

La légende dit que vous avez reconstitué la chambre de votre enfance dans chacune de vos résidences successives jusqu'à aujourd'hui.

Absolument. J'ai conservé le bureau sur lequel j'ai appris à écrire, le lit dans lequel je dormais, les tableaux, tout.

Bien, bien, bien. Et qu'en dit votre psy ?

Je ne vois pas de psychiatre. Laissez-moi vous raconter une petite histoire pour vous expliquer pourquoi.

De son enfance dans le Schleswig-Holstein à son sacre parisien, Karl Lagerfeld a traversé les tempêtes et les décennies en gardant toujours son cap. Indestructible et imperturbable, c'est avec sa légèreté coutumière que l'un des maîtres incontestés de la mode badine sur sa famille, ses débuts, le pape Benoît XVI et le mariage pour tous.

Lou Andreas-Salomé, une très belle fille d'origine russe, entretenait une relation platonique avec Nietzsche. Elle était aussi la première élève féminine de Sigmund Freud. Encore vierge à l'âge de 38 ans, elle eut pour premier amant le philosophe Paul Rée. Dans une lettre à Rée, elle a écrit qu'il ne fallait jamais se soumettre à une psychanalyse, parce que cela tuait la créativité. Comme elle, je suis d'avis qu'il faut savoir se débrouiller avec ses petits traumatismes, ses coups de cafard et ses humeurs. Cela me fait penser par ailleurs à cette caricature du *New Yorker* dans laquelle un homme, allongé sur le divan, dit à son psy : *"Docteur, j'ai l'impression d'être médiocre."* Et le psy de lui répondre : *"Mais vous êtes médiocre."* Peut-être suis-je médiocre, qui sait, mais je n'ai pas forcément besoin de me l'entendre dire.

Étiez-vous premier de la classe ?

Je suis très peu allé à l'école parce que la concurrence n'était pas assez rude. Je parlais déjà trois langues à l'âge de 6 ans, donc mes parents n'étaient vraiment pas inquiets. Comme ils n'étaient jamais là, j'inventais des excuses pour sécher les cours. Tout ce que je voulais faire, c'était dessiner. Pour me faire plaisir, il suffisait de me donner un bloc et des crayons. En cela, rien n'a changé.

Quel souvenir gardez-vous de la guerre ?

Je me souviens seulement des flots de réfugiés qui passaient par notre domaine. En 1980, d'ailleurs, je donnais un cours à l'université de Vienne quand l'un des autres professeurs – dont la tête me disait vaguement quelque chose – est venu m'expliquer que son père était mort à la guerre et que nous l'avions logé avec sa mère et ses cinq frères et sœurs dans l'une des granges de la propriété. Nous avions cinquante ou soixante de ces bâtisses, donc il m'était impossible de me rappeler de tout. Et l'homme de m'annoncer : *"S'il y a une personne que j'ai toujours abhorrée"*

TEMPLON

II

PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014



TEMLON



PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014

et jalosée dans ma vie, c'est vous. Enfant, vous ne parliez à personne, vous aviez six vélos, et vous me jetiez des jeans à la figure en me disant que j'étais mal habillé. Précisons qu'à l'époque, je n'aimais pas les jeans.

Comment vos parents ont-ils réagi face à la montée du nazisme ?

Je ne sais pas, j'étais trop jeune. Ce n'est que bien plus tard que l'on m'a fait part de toutes ces horreurs.

Quelle a été votre plus longue histoire d'amour ?

À partir de quand une histoire d'amour est-elle une histoire d'amour ? Jacques de Bascher est la seule personne que j'ai supportée pendant dix-neuf ans. Malheureusement, il est mort.

Êtes-vous ce qu'on pourrait appeler le gendre idéal ?

Je ne cherche à être l'idéal de personne, encore moins le gendre, merci. Je n'ai aucune envie de me marier, même si c'est très à la mode en ce moment. Le mariage pour tous est une absurdité qui sent bon l'ignominieuse petite bourgeoisie de province. Mais il est honteux qu'en France, où l'État et l'Église sont séparés, on ait laissé des curés s'en mêler avec leurs prières de rue grotesques. Tout cela n'est pas très charitable. Car pour moi, c'est une question purement laïque : je ne vois pas pourquoi ceux qui se croient papa maman normaux auraient droit à une protection alors que ceux qui ne sont pas comme eux n'y ont pas droit. Si les gens vivent ensemble depuis un certain temps, qu'ils se marient et qu'on appelle ça comme on veut. Quant aux autres qui sont éligibles à une soi-disant union sacrée – avec tout le succès qu'on lui connaît –, qu'ils aillent sonner les cloches et grand bien leur fasse.

Vous arrive-t-il de surfer sur les sites et applications coquins ? Silverdaddies ou Scruff, par exemple ?

Jamais. Je n'utilise pas d'ordinateur. J'ai des iPhone et iPad pour dessiner, prendre des photos et passer des coups de fil, mais arpenter le Web ne m'intéresse pas. J'irai même jusqu'à dire que cela me dégoûte physiquement.

À quel âge avez-vous su que vous étiez homosexuel ?

Mais dites-moi, vous travaillez pour *Têtu* ? Je n'ai jamais entendu prononcer ce mot lors de ma jeunesse, et lorsque j'en ai parlé à ma mère elle m'a répondu : *"C'est comme une couleur de cheveux : sans importance. Certains sont blonds, d'autres bruns, voilà tout."* Tout ce que je sais, c'est que j'avais un succès fou

avec les pédophiles. Ma mère m'avait mis en garde, mais à chaque fois que je lui faisais part de leurs avances, elle me disait : *"C'est de ta faute. Tu t'es regardé ?"*

Avez-vous jamais été pratiquant, croyant ?

Non. J'ai été élevé sans religion. Mes parents ont tous deux souffert d'une éducation catholique hystérique et m'ont toujours dit : *"Tu choisiras quand tu seras grand."* Ce qui revenait bien sûr à reporter le problème jusqu'au jour où l'on ne choisit plus.

Pourquoi pensez-vous que Sa Sainteté le pape Benoît XVI a renoncé à la charge pontificale ?

Sans doute était-il tout bonnement fatigué. Cela dit, j'ai toujours eu une sainte horreur de lui, donc j'aurais plutôt tendance à lui prêter des raisons pas très catholiques. Son partenaire est paraît-il très beau. Mais vous savez, ce n'est pas comme si Benoît XVI était le premier pape de la jaquette. Lorsque Jules II s'est rendu à la chapelle Sixtine pour y donner sa bénédiction, il aurait susurré à l'oreille de Michel-Ange : *"Ah, mais dites-moi, vous fréquentez les bains, vous aussi ?"*

De quoi viviez-vous lors de votre arrivée à Paris en 1952 ?

Mon père me versait l'équivalent de quatre fois le SMIC pour subvenir à mes besoins. J'ai pris mes quartiers dans un hôtel pour étudiants, rue de la Sorbonne, tenu par une certaine M^{me} Zapuzec, qui continuait de porter la même coiffure que Lucienne Boyer, et ce depuis les années 30, mais qui avait malheureusement pris cinquante kilos entre-temps.

Les mauvaises langues disent qu'à cette époque vous faisiez le trottoir.

N'allez pas croire tout ce que raconte Gilles Dufour. J'ai eu une Volkswagen décapotable pour mes 18 ans, une Mercedes décapotable pour mes 20 ans et une Bentley pour mes 21 ans. J'étais mieux habillé que tout le monde et certains trouvaient ça louche, mais je ne vois pas en quoi la largesse et la générosité de mes parents font de moi un tapin. En 1955, j'ai empoché une coquette somme en remportant le prix du Secrétariat international de la laine, avant de commencer à travailler chez Pierre Balmain. Tout à coup, j'avais beaucoup d'argent.

Pourquoi avez-vous renoncé au 't' de votre patronyme, Lagerfeldt ?

Il y a eu tellement d'orthographe différentes de mon nom dans la presse qu'à un moment il a fallu trancher. Et je trouvais que le 't' était plus joli avec un 'd'.

TEMLON



PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014

Choix purement esthétique, donc.

Pur, non, mais esthétique, oui – comme tout, chez moi.

Ce qui n'explique pas pourquoi vous avez signé votre première collection pour Jean Patou, en 1958, du nom de scène Roland Karl.

À ce moment-là, je n'avais jamais travaillé dans la mode, il me fallait apprendre les règles de l'art, et je n'avais évidemment aucune envie de crier mon nom sur les toits avant d'avoir fait mes preuves, au risque de me retrouver précédé d'une mauvaise réputation pendant le restant de mes jours.

Quelle fut la période la plus sombre de votre vie ?

J'en ai connu au plan personnel, mais ce ne sont pas là des sujets de conversation. Sur le plan professionnel, les choses ont toujours gentiment progressé. J'ai joué sur plusieurs tableaux – de cette manière, lorsque l'un de mes projets n'est pas un chef-d'œuvre, je peux toujours me rattraper ailleurs.

En 1973, vous avez tenu un petit rôle dans *L'Amour* d'Andy Warhol. Quelles furent vos relations avec l'artiste ?

Il était très gentil, mais on avait toujours l'impression qu'il était absent, évaporé, ailleurs. Il était très pousse-au-crime en ce qui concernait le sexe et la drogue, même si lui-même ne se salissait jamais les mains. Un peu comme un voyeur. Personne ne savait qui il était vraiment, ce qui m'allait très bien vu qu'il ne m'intéressait pas plus que ça. Lorsque le premier mouvement pop art tirait à sa fin, j'ai d'ailleurs offert tous mes Warhol à des amis. Pour moi, ils étaient comme les robes d'André Courrèges : démodés.

Un jour, Yves Saint Laurent m'a dit : "*La drogue est un ingrédient indispensable à la création.*" Êtes-vous du même avis ?

On dit toujours ça quand on en prend trop. Et si c'est vraiment le cas, il aurait mieux fait d'augmenter la dose durant les trente années qui ont suivi sa collection Opéras-Ballets russes.

N'était-ce pas ennuyeux à mourir de se retrouver sobre comme un chameau dans la tempête de coke du Palace ?

Je suis un prix de vertu sans mérite parce que je n'aime rien. Je suis calviniste dans l'âme pour moi-même, tout en étant extrêmement large d'esprit pour les autres. Si cela peut vous rassurer, je suis ravi et enchanté de ma personne, je vis très bien avec et j'en prends soin. Et lorsque je vois l'état de "défraîchitude" avancé de certains de mes acolytes de cette époque, je me dis que j'ai bien fait de me coucher avec les poules.

Vous arrive-t-il de penser à la mort ?

Ce n'est pas l'une de mes principales préoccupations.

Il y a eu des milliards de morts avant moi, il y en aura des milliards après, donc cela ne doit pas être aussi terrible qu'on veut bien le faire croire. C'est la religion qui inspire cette épouvante exagérée à l'idée de mourir. La mort, comme disait Percy Shelley, c'est comme se réveiller de ce rêve qu'est la vie. Ce qui peut vous arriver en une seconde, en traversant simplement la rue, donc mieux vaut ne pas y penser. C'est macabre et inutile.

Qui héritera de votre fortune, le jour où la grande faucheuse viendra frapper ?

Ce ne sera pas une personne, mais plusieurs. Tous ceux qui auront été gentils. Et tous ceux que je ne voudrais pas voir passer à la concurrence après ma disparition.

Que penser de la taxe à 75 % de François Hollande ?

S'il cherche à décourager ceux qui veulent investir en France, c'est une excellente idée. Personnellement, je ne me sens pas très concerné, vu que je ne suis pas français. Je paye des impôts en France selon un accord signé au temps de Lionel Jospin. Si Hollande le respecte, très bien. J'ai beaucoup d'argent, vous savez. Si seulement tous les étrangers pouvaient rapporter autant à l'État.

Que voyez-vous lorsque vous vous regardez dans la glace ?

J'admire ce que je vois dans les journaux.

Le sexe est-il important pour vous ?

Oui, mais cela ne m'a jamais vraiment obsédé. Ce n'est pas une priorité absolue. Pour citer Paul Klee : "*J'ai tout été, tout aimé, tout goûté, et maintenant je suis un astre glacé.*" Le sexe, cela peut vite friser la promiscuité. Force est de constater les ravages qu'il peut avoir sur certains.

N'est-il pas tentant pour un esprit éclairé de votre calibre de prendre tout le monde pour un sombre con ?

Non. La preuve, j'ai accepté de faire cet entretien avec vous.

Perdu en pleine mer Baltique sur un radeau surchargé, qui jetez-vous par-dessus bord pour lâcher du lest : Alain Wertheimer, Bernard Arnault ou Baptiste Giabiconi ?

J'aimerais autant que l'on coule tous ensemble. Car s'il y a deux personnes qui ont été à trois cents pour cent correctes avec moi dans la vie, ce sont Alain Wertheimer et Bernard Arnault. Les autres n'ont qu'à faire leurs preuves.

TEMPLON



PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014

Les enchaînés

par Delphine Roche, portrait Pierre et Gilles

Autour de la table en bois brut de leur cuisine, devant la fenêtre qui ouvre sur leur terrasse surplombée de grands arbres, Rick Owens et Michèle Lamy se fixent du regard un long instant en silence. Entre eux, l'air semble se remplir de phrases qui resteront secrètes à tout jamais. *"Je vais te raconter, mais il faudrait peut-être que tu arrêtes l'enregistrement"*, lâche-t-elle finalement en français. La question portait pourtant simplement sur les circonstances de leur rencontre amoureuse.

Pénétrer l'intimité du couple que forment le créateur américain et sa muse française engendre ces moments fréquents de suspension. Installés à Paris depuis qu'ils ont quitté Los Angeles en 2003, les deux outsiders mariés en 2005 ont établi leur quartier général dans un hôtel particulier de la place du Palais-Bourbon, dans le VII^e arrondissement. Rien de moins. Il leur a fallu repenser entièrement cet espace sur plusieurs étages pour révéler son sol et ses murs en béton. Aujourd'hui, le lieu abrite un atelier de fourrure, une salle de boxe pour Michèle et une bibliothèque, en plus des espaces à vivre. Détendu et ouvert, Rick Owens prend visiblement plaisir à faire visiter ce havre qui reflète précisément l'esthétique de ses créations jusque dans le moindre détail. Michèle Lamy, quant à elle, en parle en toute simplicité. *"Quand nous vivions à Los Angeles, je disais toujours que je ne reviendrais en France que pour habiter place du Palais-Bourbon, se souvient-elle. J'aurais aussi bien pu dire à l'époque que je voulais vivre dans la tour Eiffel, tant cette idée paraissait improbable. Mais nous avons eu la chance de découvrir cet endroit incroyable. C'était d'ailleurs l'ancien quartier général du Parti socialiste, tapissé de portraits de François Mitterrand."*

Elle, une Française aux allures de Gitane dark.

Lui, un Californien aux airs d'athlète gothique. En l'espace de dix-neuf ans, le couple fusionnel et romanesque que forment le créateur Rick Owens et sa muse et associée Michèle Lamy a bâti une marque couronnée de succès, sans jamais perdre son aura punk et ténébreuse.

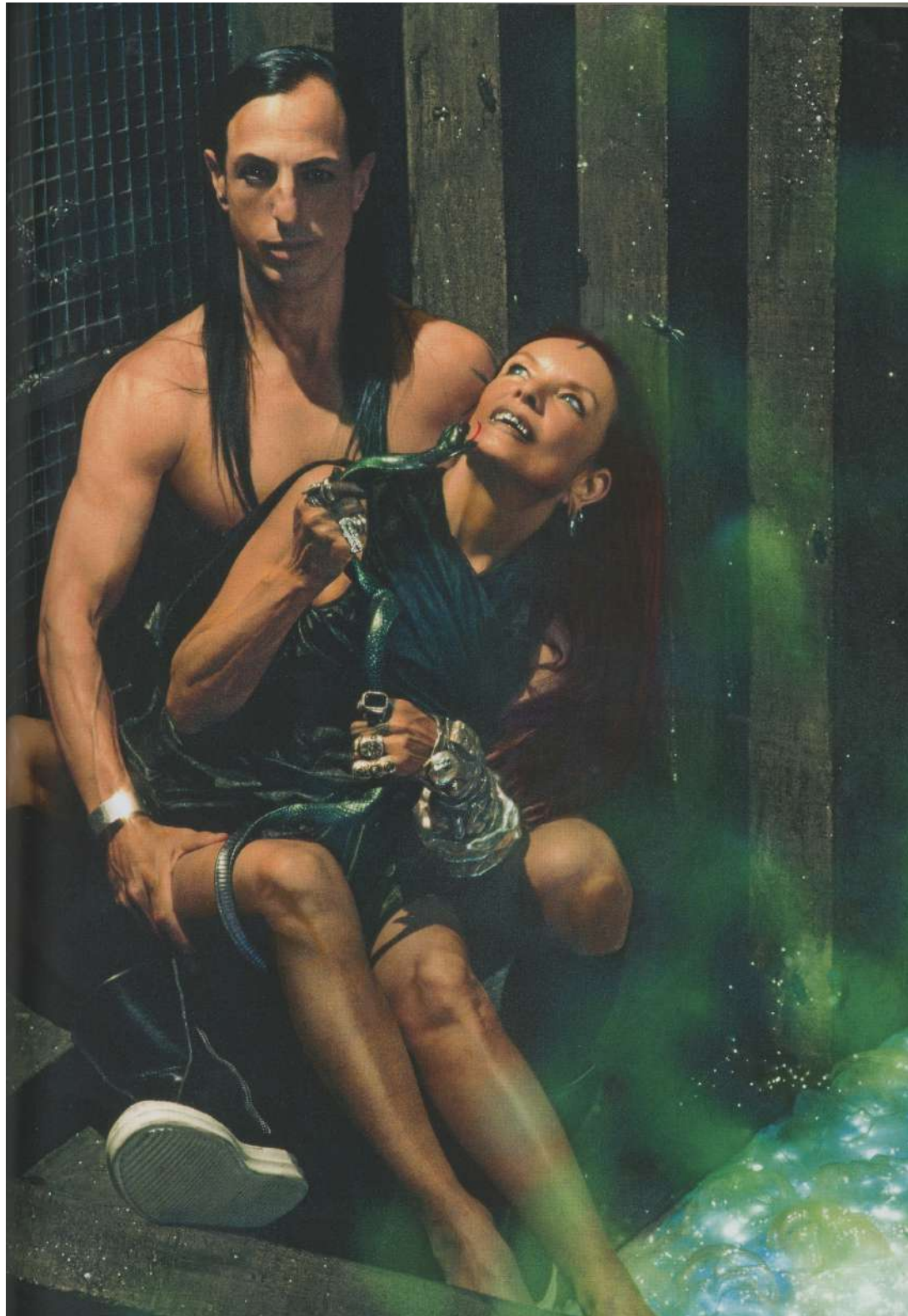
Ceux qui vouent encore un véritable culte au couple, resté indépendant et atypique dans le milieu policé de la mode, connaissent par cœur le passé tumultueux de Rick Owens, impliquant une quantité non négligeable de drogues et d'alcool, la fréquentation de la scène post-punk de Los Angeles et celle de travestis plus exotiques et extrêmes les uns que les autres. S'il conserve de ces années un goût assumé pour l'esthétique *camp*, le speed metal et les accoutrements gothiques, le créateur revendique également son amour pour Huysmans, pour le Paris fin de siècle et le symbolisme, tout en embrassant volontiers un minimalisme teinté de pragmatisme sportswear, très en phase avec son *background* californien. Piochant parmi ces références à priori contradictoires, Rick Owens est parvenu au fil des années à délimiter un territoire inséparable de sa propre personne et de celle de sa compagne, incarnant parfaitement avec elle ses différentes facettes. Elle, avec ses dents en or, plus baroque que lui, volontiers drapée dans des étoles en fourrure et les doigts couverts de bagues, toujours chaussée de boots compensées à hautes plates-formes noires que son mari dessine. Lui, révélant souvent simplement son corps de *gym queen* en débardeur noir sur un pantalon à fond descendu, chaussé de ses baskets volumineuses aux lignes futuristes, ses longs cheveux noirs détachés. Posée comme un postulat, la fusion de leur vie personnelle et de leur vie professionnelle est même une philosophie librement embrassée. *"J'aime la façon de communiquer aux États-Unis, le fait de mélanger le travail et la vie"*, explique-t-elle lorsqu'on l'interroge sur les raisons de son exil de plusieurs années outre-Atlantique. *"Nous voyons les gens parce que nous réalisons quelque chose avec eux; nous ne travaillons qu'entre amis. Je ne sais pas séparer le travail du reste."* Pas tout à fait bohème,

TEMPLON

II

PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014



donc, malgré les doigts tatoués et les allures de Gitane de Michèle Lamy, le couple reste indissociable d'un partenariat professionnel qui a vu la complice du créateur passer, au fil du temps, du rôle de patronne à celui de muse et de manager de leur société Owenscorp.

"À Los Angeles, j'avais une marque de prêt-à-porter à mon nom et je voulais proposer des modèles masculins, poursuit-elle. Mon chef de studio m'a affirmé ne pas pouvoir le faire sans le concours d'un patronnier dénommé Rick Owens. À son arrivée, nous ne nous sommes pas adressé la parole pendant un certain temps. Nous nous observions. Puis nous avons commencé à nous voir pour le travail. Quelque chose se passait, mais tout restait dans le non-dit. Cela a duré trois ans, au cours desquels nous avons aussi beaucoup voyagé ensemble. J'ai tout de suite vu qu'il avait un immense talent. Aujourd'hui je suis à ses côtés, en 'cuisine', comme le sont souvent les femmes. Et je n'éprouve aucune frustration." Responsable du mobilier Rick Owens, Michèle Lamy dirige seule les artisans qui le fabriquent, tandis que son mari reste focalisé sur la production de ses collections, qui l'appelle auprès de ses usines, aux environs de Bologne, au moins toutes les deux semaines. L'autonomie de chacun, dans ce territoire esthétique commun, révèle en creux une éthique, une même exigence qui ne tolère rien de médiocre ou de gratuit. *"Depuis toujours nous sommes d'accord sur un certain nombre de principes, précise-t-elle. Avant de rencontrer Rick, je vivais avec [l'artiste et réalisateur] Richard Newton, le père de ma fille Scarlett. Ensuite, Rick et moi avons vécu quelque temps au Chateau Marmont, puis dans un petit appartement situé en face de mon restaurant. Nous n'avions pas encore de meubles, mais nous n'aurions jamais acheté une chaise lambda. Nous préférons la fabriquer nous-mêmes."*

Interviewer Michèle Lamy et Rick Owens face à face pour tenter de mettre des mots sur le lien qui les unit si fortement relève visiblement d'une séance de torture. Tout à leur fascination réciproque, les deux époux se livrent à un ballet de mots et de bribes de souvenirs qui échappe à toute tentative rationnelle de restitution d'une chronologie. Comme si narrer trop nettement les faits risquait de détruire cette sorte de magie qui les a attirés l'un vers l'autre. Ce n'est finalement qu'extirpé de ce puissant

champ magnétique que chacun, en tête à tête, retrouve son style propre. Elle, tout en flou artistique, générosité et chaleur. Lui, tout en aisance californienne et parfait contrôle de sa narration. Dans un récit-fleuve, Michèle Lamy livre les clés d'un héritage familial qui semble avoir forgé son ouverture d'esprit. *"Mon grand-père faisait partie des artisans industriels du Jura qui travaillaient la Galalithe puis la Bakélite : en mettant un produit chimique dans le lait, il se durcit et on peut le tourner comme du bois. Pendant vingt ans, la région était la capitale mondiale des matières plastiques. Mon grand-père a donc réalisé des ceintures pour Paul Poiret, par exemple. Nous étions dans le milieu de la mode sans y être. Mais pour moi, de toute façon, la mode c'est ce qu'on est, comme on est. Je n'ai jamais eu le sentiment qu'il existait un monde de la mode à part. Il faut dire que mon père, un diplomate devenu résistant pendant la guerre, nous emmenait fréquemment en voyage. Un jour, en rentrant, il nous a dit de grimper dans la voiture : nous allions à Milan écouter la Cailas."*

Ne se sentant ni vraiment française ni vraiment d'ailleurs, elle errera en Afrique du Nord, où elle retrouvera ses origines maures, puis en Inde, pour finalement s'installer en Californie, *"cet endroit où l'on coupe avec son passé et où l'on regarde vers l'océan. C'est pour cela que tout le monde y invente des religions, de nouveaux régimes, de nouveaux corps. Quand j'ai rencontré Rick, j'étais à Los Angeles depuis cinq ou six ans."* Une ligne de prêt-à-porter casual et deux restaurants – Le Café des artistes et Les Deux Cafés – telles seront les nouveautés que Michèle Lamy, rapidement devenue une légende vivante de la bohème arty de LA, jettera en pâture à la tentaculaire Babylone californienne avant de se consacrer à la culture de ce territoire esthétique, éthique et mental dont Rick Owens et elle accoucheront ensemble sans l'avoir prémédité.

"C'est impossible à décrire, reprend-elle dans un ultime effort d'explication. Ça n'a jamais été aussi bien avec personne. C'est une question d'âmes sœurs, de compléments. Il possède le sens des proportions, je ne fais qu'apporter les matières. Si on parle de mon influence sur son travail, je pense que c'est moi qui l'ai poussé à arracher les ourlets de ses vêtements. Le reste de mon influence réside dans notre quotidien. Il dit souvent que je fais entrer du monde à la maison, car il est plus solitaire,

TEMLON



PIERRE ET GILLES

NUMERO HOMME, automne hiver 2013/2014

et moi plus grégaire... Mais si je n'étais pas là, ça ne changerait pas Rick Owens. Si Rick n'était pas là, je ne sais pas ce que je ferais en ce moment."

Conclusion, même dans le royaume des ténèbres chics, une histoire d'amour heureuse ressemble à s'y méprendre à un conte de fées. Ici, comme dans les livres où les princesses vont vêtues d'absurdes robes de bal, le réel ferait presque parfois figure de vilain intrus... Les partenaires financiers de Rick Owens – qui possèdent vingt pour cent des parts de sa société, et dont il ne tient pas à préciser les noms – ne sont évoqués que pour louer leur capacité à le laisser libre dans sa création. Au risque de briser le charme, on ose demander tout de même si Michèle n'a pas financé son mari lors des balbutiements de sa marque, alors que son studio-showroom et leur chambre attenante étaient installés juste en face du restaurant Les Deux Cafés qui, fréquenté par Gore Vidal, Sofia Coppola, Madonna ou encore Tim Burton, connaissait un vif succès. La réponse est catégorique : *"Je ne l'ai pas financé, affirme-t-elle. La boutique Maxfield a rapidement acheté ses pièces. Nous avions certes une vie où nous pouvions faire à peu près ce que nous voulions. Après le 11 septembre 2001, le premier défilé de Rick financé par Vogue a eu lieu. Mais pendant les quatre ou cinq ans précédents, la marque existait sous les radars. Par la suite, c'est le label Rick Owens qui a acheté l'hôtel particulier dans lequel nous vivons."* Continuons sur les questions qui fâchent : Rick Owens revendique fréquemment sa bisexualité, mais n'était-il pas purement et simplement homosexuel lorsqu'il a rencontré sa future épouse ? *"C'est donc cela que vous vouliez vraiment savoir",* répond Michèle, pas dupe, en riant. *"Personnellement, je n'y ai jamais cru. Je pense que cela faisait juste partie du personnage qu'il s'était inventé pour rompre avec son éducation catholique dans une petite ville de Californie, et gagner d'autres sphères plus radicales, plus underground."* Le soir suivant son défilé masculin du 27 juin, l'intéressé répond : *"Je couchais avec des garçons parce que c'est toujours plus facile, mais je n'avais jamais eu de relation amoureuse avant Michèle."* L'ex-punk n'a-t-il pas perdu de sa flamboyance en se convertissant, sous l'influence de sa dulcinée, au thé vert et aux vertus du sport ? *"Nous avons*

beaucoup fait la fête, mais je tenais mieux l'alcool que lui, confie Michèle Lamy. Danser ensemble, aujourd'hui encore, me paraît capital. Nous allons toujours aux soirées Club Sandwich. Nous avons ouvert nos esprits en consommant des substances, mais maintenant, nous vivons aussi bien sans. Le corps de Rick commençait à mal réagir, il était temps de cesser. La cocaïne est une drogue de con et l'héroïne tue rapidement. La flamboyance, il me semble, ne vient pas de là. Nous avons investi cette énergie festive dans le sport et dans nos projets, mais nous sommes toujours animés par la même joie."

Alors peu importe si, dans leur mémoire collective défaillante, leur premier tête-à-tête remonte réellement à cette soirée de Halloween où Rick Owens entreprit de tresser les cheveux de Michèle Lamy. *"Et je suis très mauvais coiffeur",* précise-t-il. Ou s'il a vraiment débarqué un soir, ivre mort, devant elle, au milieu d'une fête dantesque sur plusieurs étages, pour déclarer solennellement avant de s'écrouler à terre : *"I have a crush on you and you have a crush on me",* comme elle le raconte aujourd'hui devant lui qui écarquille les yeux d'étonnement... À travers son quotidien comme à travers ses productions, le couple atteste jour après jour, saison après saison, en toute sincérité, l'existence irréfutable de son monde rigoureux, monastique, romantique, minimal, dramatique, grunge, glamour, ténébreux et joyeux. Cette cohérence, cette sincérité absolue constituent le cœur même de son projet. *"Dans ma jeunesse, je souhaitais désespérément faire partie de la scène punk, mais je sentais bien que je n'étais pas authentique, confesse le créateur. Je ne suis toujours pas un musicien gay de speed metal comme je le désirais, mais je peux aujourd'hui faire jouer Winny Puhh [groupe de metal punk estonien] sur mon défilé masculin. Des adolescents de 15 ans se reconnaissent dans mon esthétique et s'adressent à moi dans le métro. De mon point de vue, c'est une réussite, car je n'ai jamais compris que les créateurs qui présentent des tenues incroyables saluent à la fin de leur défilé en jean et en T-shirt. Ils invalident immédiatement leur rêve, c'est comme s'ils disaient au public : 'Ma proposition n'appartient pas au monde réel.' Alors j'ai décidé que je ne présenterai jamais un vêtement que je ne voudrais pas porter. Si j'ai des idées extravagantes et extrêmes, j'essaie de leur donner une réalité."*